



HAL
open science

Fragments théoriques du signe-trace

Béatrice Galinon-Méléneć

► **To cite this version:**

Béatrice Galinon-Méléneć. Fragments théoriques du signe-trace: Propos sur le corps communicant. GALINON-MELENEĆ Béatrice. L'Homme trace, Perspectives anthropologiques des traces humaines contemporaines, Tome 1, série L'Homme-trace, CNRS éditions, pp.191-212, 2011, ISBN-13: 978-2271071392. halshs-01079750

HAL Id: halshs-01079750

<https://shs.hal.science/halshs-01079750>

Submitted on 13 Nov 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Chapitre extrait de :
GALINON-MELENEC Béatrice (dir.),
L'Homme trace,
Perspectives anthropologiques des traces humaines contemporaines,
Paris, CNRS éditions, série L'Homme-trace tome 1, 2011, pp 191-212.

Fragments théoriques du signe-trace. Propos sur le corps communicant

Béatrice GALINON-MÉLÉNEC

INTRODUCTION :
CONTEXTE, DÉFINITION PROVISOIRE, PASSERELLES

Le contexte d'énonciation

Nous écrivons ce chapitre à l'invitation de nos étudiants qui nous ont demandé de préciser le sens du terme « signe-trace ». Le contexte est le suivant : à l'issue d'une recherche (GALINON-MÉLÉNEC, 1997) portant sur les processus d'induction en situation de recrutement, nous avons dispensé des enseignements sur ce sujet et utilisé ce terme en pensant que l'ensemble du cours permettait à la fois une compréhension de l'usage que nous lui attribuions et une justesse de son interprétation par les étudiants. Le polycopié transformé en ouvrage (GALINON-MÉLÉNEC, 2007) n'a plus permis cet accompagnement interprétatif auprès d'un lectorat devenu plus large et la nécessité de l'explicitation s'est avérée plus grande. Le point de départ était le suivant : après que la sélection des candidats s'est opérée sur des critères tels que l'adéquation au profil de poste, le curriculum vitae et toute autre batterie de tests, il arrive un moment où restent en course deux candidats qui sont objectivement équivalents. Comment s'opère alors le choix ? À l'issue de notre recherche, nous avons conclu que ce qui se passait à ce moment-là pouvait s'englober dans la formule « l'interaction de signes-traces ». Les pragmatiques objecteront qu'il s'agit tout simplement d'intuition et qu'il n'est pas besoin de développer davantage. Certes. Mais malgré l'impression de transparence de signification, nous pensons, dans le contexte qui est le nôtre, pertinent d'élucider les processus qui œuvrent à produire cet instantané de sens qu'est l'intuition. Nous pensons, en effet, que tenter de dévoiler la

complexité de l'entrelacement des signes-traces en jeu permet de repérer qu'en se référant à l'*intuition* pour justifier leur choix final, les recruteurs opèrent l'acceptation implicite de l'opérationnalité et de l'efficacité de l'interaction des signes-traces. Considérant que cet exemple est puisé parmi d'autres dans le réservoir infini des traces, nous ne prétendons pas lui donner une importance plus grande qu'à d'autres. C'est pourquoi nous avons, dans cet ouvrage, également proposé un exemple illustrant l'interprétation d'un autre signe-trace, le symptôme, et analysé la complexité du système de son interprétation conduisant au diagnostic médical. Avec ces exemples, nous espérons permettre l'acceptabilité de l'usage du terme « signe-trace » pour englober un certain nombre de processus qui se produisent en amont et en aval de l'interprétation et du jugement, les deux nous semblant étroitement liés. Dans l'exemple du recrutement, l'issue de l'interaction des « signes-traces » est le jugement sur le « bon » candidat et son recrutement ; dans l'exemple sur le diagnostic médical, le jugement porte sur les causes du symptôme et sur le choix du « bon » traitement. Dans les deux cas, comme nous le relevons à plusieurs moments, le choix interprétatif du signe-trace ne peut relever d'une rationalité pure et parfaite, et le choix relève d'une *acceptabilité pragmatique* du risque d'erreur avec pour soutien à la prise de risque la conviction que produit l'intuition.

Notre propos vise moins l'enrichissement linguistique d'un nouveau terme, « signe-trace », que la sensibilisation à ce qui s'opère quand l'individu effectue l'interprétation d'une trace. Ainsi, nous incitons nos étudiants à prendre conscience que derrière leurs interprétations individuelles situées dans l'ici et maintenant, il y a un *système interprétatif complexe* qui les porte vers cette interprétation, et cet apprentissage d'une interrogation sur la dimension intangible qu'ils peuvent donner à leurs jugements semble leur plaire. C'est pourquoi nous nous en faisons ici l'écho.

Passerelles

Les sciences de l'information et de la communication ont largement diffusé l'idée que, pour comprendre la communication existant entre deux personnes, il convient de ne pas s'arrêter au contenu de ce qui est énoncé. L'importance du contexte culturel, social, interactionnel d'énonciation, des usages et des représentations sociales associés à la

situation a été mise en évidence dans de nombreuses recherches. Les différences psychologique, sensorielle, cognitive ou culturelle des individus en situation de communication ont également été prises en compte. Pour notre part, avec la notion de « signes-traces », nous tentons d'imbriquer ces différents niveaux en nous appuyant sur le rapprochement de deux termes qui, pris séparément, ont fait également l'objet d'analyses fréquentes (le « signe ») ou moins fréquentes (la « trace »).

Dans une première proposition définitoire, nous dirons que, pour nous¹, associer les deux termes – signe et trace – vise à signifier que :

– Le *processus* qui a produit le signe est présent dans le signe.

– S'interroger sur l'interprétation à donner à un signe implique de repérer qu'il y a un pré-supposé qui attire l'*attention* sur un signe plutôt que sur un autre.

– L'interprétation proprement dite est un signe-trace en ce qu'elle recèle en son sein l'*acceptation implicite d'un système interprétatif*.

– Il existe un *processus circulaire*² et continu de la trace au signe et du signe à la trace.

En devenant « signe-trace », les paramètres qui entrent en jeu renvoient, en *infra*, à l'histoire qui les a construits et s'intègrent, en *supra*, dans une matrice dont la résolution³ produit un signe-trace résultant : la communication.

L'association des termes « signe » et « trace » diffère d'autres associations rencontrées dans *L'Homme trace*. Prenons, par exemple, l'association de « signe » et « d'artefact » dans « signe-artefact » ; ou l'association « signe » et symbole » dans « signe-symbole ». À notre sens, « signe-trace » renvoie à ce qui est transversal à tous les signes, alors que « signe-artefact » et « signe-symbole » renvoient seulement à certains d'entre eux.

Nous avons déjà donné quelques pistes sur le sens que nous donnions à la terminologie « signe-trace » dans plusieurs chapitres de *L'Homme trace* : « L'universalité de la trace, le XXI^e siècle, siècle de la trace », « Prolégomènes illustrés de la trace, l'exemple du 20 juillet

1. Proposition définitoire construite à partir d'observations de terrain.

2. Au sens systémique. Cette circularité induit des changements de ce qui est considéré successivement en tant qu'*input* et *output*.

3. Ici le sens de matrice est celui des mathématiques où les matrices sont utilisées pour la résolution de systèmes d'équations complexes.

1969 » et « Du diagnostic médical au diagnostic social ». Aussi n'allons-nous pas revenir sur le détail des points déjà exposés et proposons-nous ici un texte de synthèse. Il est entendu que l'explicitation du sens que nous donnons à « signe-trace » ne prétend à aucune valeur de vérité. Tout au plus, espère-t-elle sortir de l'ombre des aspects de l'usage banal du terme trace dont la luminosité de sens nous semble pouvoir être mise en cause.

PRINCIPES GÉNÉRAUX

Il s'agit ici d'une part, de reprendre quelques conclusions auxquelles nous sommes parvenus à l'issue de l'exploration concernant l'analyse de l'*interprétation du système*⁴ et d'autre part, de mettre simplement en évidence quelques propriétés qui nous semblent transversales à de nombreuses situations de communication, en particulier celles évoquées dans les différents chapitres de l'ouvrage *L'Homme trace* auxquels nous renvoyons en note.

Tout est signe-trace

Précisons tout de suite que notre proposition s'inscrit dans la lignée de Jacques Derrida qui pose que :

– « Commencer par le signe, c'est commencer par le secondaire lui-même » (DERRIDA et BENNINGTON, 1991 : 26).

– « Toute trace est trace de trace. Nul élément n'est jamais nulle part présent (ni simplement absent), il n'y a que des traces » (DERRIDA et BENNINGTON, 1991 : 74).

– « Tout élément du système n'a d'identité que dans sa différence par rapport aux autres éléments, chaque élément est ainsi marqué par ce qu'il n'est pas : il en porte la trace » (DERRIDA et BENNINGTON, 1991 : 73).

Encapsuler cette signification dans le terme « signe-trace » et en décliner le sens dans notre contexte renvoie en permanence à ces prémisses.

4. Les points développés sont, par nécessité, présentés successivement, mais la compréhension du sens du chapitre suppose de les mettre en relation et de les faire fonctionner en interactions systémiques.

Tout signe est signe-trace du processus qui l'a construit

Cette proposition s'articule en deux points :

Si pour nous tout est signe⁵ (le corps comme toute matière extérieure au corps, c'est-à-dire l'Homme et son environnement humain et non humain), tous ces signes sont le résultat d'*interactions*. Quand nous associons dans notre interprétation du signe, le signe à ce qui l'a produit, ce signe devient pour nous « signe-trace ». Dans cette association, nous connectons les traces du passé et leur interprétation au présent. En ce sens, tout signe est signe-trace du processus qui l'a construit.

De notre point de vue, énoncer – par exemple – que « un signe ne préexiste pas à son interprétation⁶ » ou que « un signe est indéterminé quant à son interprétation⁷ » n'enlève pas au signe son statut intrinsèque de signe-trace⁸. Par ce terme, nous proposons de considérer que tout signe est un résultat, un produit des éléments qui ont permis son émergence et sa constitution⁹. En somme, à notre sens, si tout signe n'est pas signe-signal – au sens où il n'attire pas l'attention et que sa

5. Pour des raisons heuristiques, prenons un exemple – très réducteur dans le contexte qui est le nôtre – l'intentionnalité du signe. Ajoutons encore une réduction : le signe verbal. Puis, une autre : la situation de communication en co-présence. Supposons, ce qui est un réducteur supplémentaire et absurde de notre point de vue, que le corps ne soit plus matière, magma de signes-traces. Quand une personne ne veut pas émettre de parole, de son même, c'est-à-dire des signes sonores intentionnels, ce qui est perçu par l'autre c'est le silence comme signe ! Dans le même sens, R. Barthes énonçait : « Ce qui est produit contre les signes et hors des signes est très vite repéré comme signe » (BARTHES, 2002).

6. C'est qu'il est entendu en tant que signe-signal, le signe-signal étant un stimulus qui provoque l'attention.

7. Pour mettre en évidence la part strictement individuelle d'une interprétation. Mais, bien entendu, l'accord sur le sens des signes lève l'indétermination initiale.

8. Au sens où rien n'est a-historique.

9. D'une façon générale, le signe est nécessairement « signe-trace » puisque, pour nous, le processus qui a produit le signe est présent dans le signe.

présence n'est pas perçue, repérée¹⁰, interprétée – tout signe est signe-trace.

L'interprétation des signes-traces à soumettre au doute

Avec l'interrogation quant au sens à donner aux signes-traces, naît la nécessité de mettre en place une accumulation de recueils de traces au travers desquels vont être recherchés des *indices*¹¹ plaidant en faveur d'une interprétation ou d'une autre. L'*accumulation d'indices* s'avère d'autant plus indispensable que l'origine de ce qui a produit la trace est à l'entrecroisement de plusieurs systèmes car il faut, en quelque sorte, procéder à une reconstitution de l'origine de la trace¹².

10. Dans cette formulation du signe-signal, nous sommes évidemment très loin de la définition techniciste du signal intentionnel développée par Shannon et Weaver (SHANNON et WEAVER, 1975) et des théories de conditionnement behavioriste du modèle de Pavlov. Ces approches – dont la portée opératoire fait le succès – sont ici mises à distance du fait que nous tentons de mettre en évidence un signe-trace placé à l'entrecroisement de systèmes multiples.

11. Dans la suite du texte, comme ici même, nous mettons en italiques les principaux mots-clefs.

12. Certains signes sont mis consciemment en avant (en lumière) à l'attention d'un destinataire, appelé « cible ». Cette approche qui rentre dans la logique – devenue élémentaire – du modèle canonique de Shannon et Weaver (SHANNON et WEAVER, 1975), modèle qui, pour se nommer de communication, ne s'utilise guère encore aujourd'hui en tant que tel que dans certains domaines professionnels où se cultive la recherche d'une stratégie de manipulation de signes. Dans ce contexte, le choix d'un signe-signal emprunté à un répertoire de signes, « écrit nulle part et partagé par tous » (SAPIR), permettrait ainsi à l'émetteur de tirer des avantages significatifs de sa cible. C'est ainsi que le séducteur émet les signes d'une passion qu'il n'éprouve pas sachant que ces signes sont ceux secrètement espérés par l'autre. Pratique que connaissent bien également les hommes politiques. Ils ont appris, qu'ils aient lu ou non « Le bréviaire des politiciens » de Mazarin, à choisir des signes qui toucheront le récepteur : mettre la main sur le cœur ou tendre les bras en les ouvrant. Ils ont intégré que la politique est affaire de séduction et non de déduction. Ils suivent en cela les leçons de la rhétorique où le geste appuie sans cesse le verbal. La *mimesis* joue une fonction importante dans la constitution des répertoires de comportements associés à la séduction car si les gestes sont séduisants pour un individu (ou un groupe) c'est parce qu'ils font écho à l'histoire individuelle (et sociale).

Ainsi peut-on dire que l'interprétation que l'Homme fait de la trace est elle-même au cœur d'un *système* de traces.

Une approche circulaire : de la trace au signe, du signe vers la trace et réciproquement

En conséquence, dans cette approche, si nous percevons le signe et lui donnons du sens, cela implique une approche circulaire : de la trace au signe voire au signal¹³ puisque le signe se signale au *récepteur* ; mais également, du signe vers la trace de l'*intérieurisation du signe* puisque le signe ne prend sens que si, auparavant, les signes et leurs sens ont été *intérieurisés* dans une *complexité* et un continuum qui échappe au conscient.

En conséquence, en ne séparant pas les deux termes « signe » et « trace » et en les associant dans un même terme « signe-trace », c'est le triple sens de « la présence du passé dans son absence au présent » (la trace), de la « projection du signe-trace dans le *processus* d'interprétation – inconscient ou conscient – du signe-trace reçu » et

13. Ce signe-trace peut devenir signe-signal pour un individu (homme ou animal) qui observe les signes. Cela ne signifie pas que tous les signes-traces deviennent signes-signaux car le récepteur des signes ne détecte pas tous les signes présents, il fait un tri, et ce tri ainsi que l'interprétation sont eux-mêmes des signes-traces. Ce qui conduit à des conséquences que nous pouvons ici appliquer au corps. Précisons qu'il n'y a pas une fonction univoque entre « signe perçu-signe reçu », sauf quand le signe est inscrit dans un « répertoire de signes » socialement partagé par un groupe social, une culture ou l'ensemble de l'humanité. Desmond Moris nous propose une illustration de ce « langage muet » dans son ouvrage *Le langage des gestes* sous-titré *Toutes les clés pour déchiffrer les expressions silencieuses des gestes et des attitudes* (MORIS, 1997). Comme il le précise dans son introduction de 1994 : « (...) tout voyageur chevronné aura pu s'en rendre compte. Ce qui est politesse dans une région est grossièreté dans l'autre ». Par contre « certains gestes restent immuables. Ils semblent être universels et nous aident à nous sentir à l'aise même à l'autre bout du monde. Un sourire est un sourire partout dans le monde. Mais ces signaux universels peuvent varier par le style et l'intensité. Nous rions tous, mais dans certains endroits, rire fort est considéré comme grossier ». Précisons ensuite que le signe qui fait signal chez le récepteur a pour conséquence indirecte de mettre dans l'ombre les autres signes, ce qui les rend – évidemment – moins visibles mais non pas absents...

de la « communication en tant qu'*interaction* de signes-traces » qui est mis en évidence.

LE CORPS COMMUNICANT

Les comportements signes-traces¹⁴

Les comportements individuels peuvent être considérés comme un *magma de signes* constituant une sorte de texte à lire. Ce texte est construit à partir des signes-traces de l'*histoire de vie*¹⁵ de l'individu concerné. Cette *inscription des signes-traces dans la matière corps* est automatique¹⁶ et inhérente à la vie. Le porteur de ces signes-traces est conscient que d'un petit nombre d'entre eux et, quand il l'est, il a oublié le détail des milliers d'événements qui les ont construits.

Néanmoins, son corps, ses comportements donnent à voir des signes qui vont faire l'objet d'interprétation ou produire, par exemple, des « *élans à interaction* » ou, au contraire, des prises de distance et cela de façon plus ou moins consciente¹⁷.

14. Ce paragraphe reprend en partie le projet personnel initial de *L'Homme trace*, ouvrage individuel visant à démontrer que, dans le champ de la communication interpersonnelle, tout est signe-trace.

15. Nous ne reprenons pas ici les explications fournies dans GALINON-MÉLÉNEC B., *Penser autrement la communication. Du sens commun au sens scientifique. Du sens scientifique vers la pratique*, op. cit., p. 37-61.

16. La coupure entre le corps et l'esprit, attribuée à Descartes, a beaucoup marqué la pensée moderne (par exemple, en médecine). Pourtant cette coupure était déjà, à la même époque, contestée par Spinoza qui voyait dans les émotions « le fondement de la survie et de la culture humaines ». Dans *L'erreur de Descartes*, Antonio R. Damasio explique « la façon dont le corps et le cerveau produisent l'émotion et le sentiment. Pour lui, la joie et la tristesse, en particulier, sont les clés de la vie non seulement pour la préserver et assurer les besoins premiers, mais aussi pour stimuler la production artistique et les comportements les plus accomplis » (DAMASIO, 1995). Le corps n'est pas seulement un *intermédiaire, mécaniquement et chimiquement, sensoriel*. Avec le développement des neurosciences, la séparation corps/esprit apparaît comme un artefact.

17. Quand l'homme ne sait pas repérer la traçabilité de son jugement – qui tiendrait lieu de justification, il encapsule cette expérience de reconnaissance

La complexité des interactions individu/environnement intériorisée lors de la croissance de tout individu suinte à travers ses comportements qui sont les signes-traces de la complexité intériorisée. Le continuum et la complexité de cette intériorisation produisent des comportements constitués d'un magma de signes-traces. L'expérience communicationnelle de l'individu peut le conduire à essayer de retrouver le cheminement de cette construction par une analyse. La capacité d'atteinte de cet objectif sera limitée par le peu de traçabilité du parcours.

Le comportement apparaît comme le « signe-trace » :

- de la représentation – au sens large – que l'individu a de lui-même, de son environnement ;
- des interactions qu'il a eues, qu'il a et qu'il pense avoir dans le futur avec son environnement ;
- du « capital permanent¹⁸ » des représentations conscientes et inconscientes qu'il a de lui, de la situation et de l'ensemble des paramètres¹⁹ qui entrent en jeu dans la situation.

Le comportement se définit comme un signe-trace, lui-même forme d'« *entre deux* » qui relève à la fois de l'externe et de l'interne. L'externe est observable à l'inverse de l'interne, générateur des comportements, qui ne peut que faire l'objet d'*hypothèses interprétatives*.

Le comportement peut donner lieu à commentaire et jugement, mais cela suppose de la part de celui qui commente et juge une *orientation de l'attention* vers seulement quelques signes-traces parmi tous ceux qui constituent les comportements de l'Autre et des hypothèses sous-jacentes sur le processus qui les a produites. La *capacité de l'interprète* à aller au-delà des apparences et la pertinence de ses hypothèses interprétatives – elles-mêmes comportements et donc signes-

inconsciente d'un magma indifférencié de signes sous le terme « intuition ». Pour en savoir plus sur le lien entre interaction de signes-traces, échoïsation des signes-traces, intuition et communication, cf. l'illustration donnée dans le chapitre « Du diagnostic médical au diagnostic social ».

18. Capital permanent de représentation signifiant ici que sont intégrées les expériences du passé, la situation présente et les projections sur l'avenir.

19. Nous ne reprenons pas ici l'ensemble des paramètres listés dans ce qui précède et dans les chapitres illustratifs portant sur la situation de communication médecin/patient ainsi que sur la communication de l'Homme politique.

traces du même processus – entrent dans la *justesse* de l'interprétation.

Les comportements portent les traces de l'histoire de l'individu. Mais *la coupure individu/environnement est un artefact* dans la mesure où il n'existe pas d'individu qui ne soit pas dans un environnement et que toute société est composée d'individus. Au-delà de ce qui est transversal aux besoins humains, chaque société, chaque groupe social, oriente l'attention sur des parties différentes de la réalité.

Le langage silencieux²⁰

En conséquence, les comportements peuvent être communs à un groupe²¹. Les personnes extériorisent ainsi – souvent inconsciemment – une histoire commune : même façon de se vêtir, de se tenir en société, de parler, etc.

Ces signes comportementaux peuvent devenir *signes-symboles* et favoriser le *sentiment d'appartenance* à une communauté, à un

20. Selon le titre de l'ouvrage d'E.T. Hall publié aux Éditions du Seuil (Hall, 1979).

21. L'exemple des comportements des présidents d'une nation est intéressant à analyser comme illustration. Il convient de les replacer dans des comportements qui sont des signes-signaux qui renvoient à la fonction de président. Dans les années 1970, les titulaires des plus hautes fonctions de l'État, devaient adopter des comportements qui étaient autant de signes-signaux de la conscience des conséquences de leurs choix. Il ne leur était pas demandé d'être proches du citoyen. On attend d'eux une façade lisse, exemple d'effacement d'une couche d'indices secondaires renvoyant à des signes-traces d'état d'âme, de doute, de problèmes personnels qu'ils soient affectifs ou de santé. Il convient donc de se replacer dans ce contexte pour comprendre l'interprétation des contemporains de la période. Aujourd'hui, les rapports des hommes politiques (voir à ce sujet le chapitre d'Annick Monseigne) aux citoyens sont différents de ceux de l'époque des années 1970 : la distance se veut moins grande, les comportements des gouvernants cherchent la mimesis pour favoriser un principe d'échoïsation des signes susceptibles de favoriser l'empathie envers le dirigeant politique. Dans ce cas comme précédemment, la « mise en scène » de ces comportements répond aux attentes des électeurs et vise à renforcer son image. Le magma naturel des signes-traces corporels est ici soigneusement traité pour mettre en avant des signes-signaux susceptibles d'être interprétés positivement par les électeurs. Ce traitement fonctionne comme un signe-trace de professionnalisation de l'homme au pouvoir.

monde²² qui partage les mêmes goûts, voire les mêmes valeurs. Ils peuvent aussi servir de signes d'identification pour des individus exogènes au groupe.

Ces signes comportementaux peuvent être *incorporés* à partir d'un *apprentissage social*, fourni par l'école ou plus généralement véhiculés par les valeurs et la culture d'un pays.

Ainsi, sans qu'ils en comprennent nécessairement le processus circulaire d'intériorisation de l'extériorité puis d'extériorisation de l'intériorité à travers les comportements signes-traces, les uns et les autres associent des comportements spécifiques aux « Anglais », aux « Français », aux « Italiens », aux « Espagnols » et plus généralement à tous les peuples²³, ce qui produit des *signes-traces d'identification*. Parfois, les comportements volontaires instaurent un jeu de dispositif socio-symbolique utilisant des opérations de type traitement de signaux, de symboles et de *signes formels*.

En situation de co-présence, il ne peut pas ne pas y avoir d'interactions de signes-traces

Dans notre contexte, la célèbre formule de Paul Watzlawick « On ne peut pas ne pas avoir de comportement, on ne peut pas ne pas communiquer » (WATZLAWICK, BEAVIN et JACKSON, 1972) mérite d'évoluer vers « *On ne peut pas ne pas avoir de signes-traces. En co-présence on ne peut pas ne pas communiquer* ». La forme prise par la communication en co-présence est la trace de l'interaction de signes-traces entre les individus eux-mêmes ainsi qu'entre les individus et l'ensemble des paramètres humains et non-humains entrant en jeu – consciemment ou non – dans l'interaction. Autrement dit, chaque Homme incorpore le *continuum*²⁴ de son histoire de vie et en porte la trace consciemment ou inconsciemment. Ces traces bien que présentes ne sont pas nécessairement visibles en surface, mais tous les comporte-

22. On pense inévitablement ici à l'ouvrage *De la justification, des économies de la grandeur* (BOLTANSKI et THEVENOT, 1991).

23. À ce sujet, on se référera ici aux différents ouvrages d'E.T. Hall, et en particulier à *Au delà de la culture* (HALL, 1979).

24. Continuum : ici = chaque instant.

ments, toute sa « matière corps » en sont empreints (MERZEAU, 2009). La trace humaine est inhérente à la condition humaine²⁵.

Vouloir dissimuler²⁶ les traces est le signe-trace d'une représentation de la situation (GOFFMAN, 1991) par l'individu, auteur de cet effacement²⁷. Si cet usage se propage dans le collectif, c'est encore un signe-trace mais cette fois-ci de l'évolution sociétale qui n'est elle-même que le résultat du fruit des interactions entre individus. La façon dont l'individu se positionne face à ces évolutions est également un signe-trace. Cette position le conduit à se situer dans un environnement qu'il intériorise, et ce processus d'intériorisation produit à nouveau des traces.

L'échoïsation des signes-traces

Nous sommes ici dans une approche systémique où tout – humain et non humain – est en interaction et où l'interaction produit des traces qui produisent à leur tour des interactions, etc. *L'échoïsation des signes-traces instaure la relation*. Quand il y a *synchronisation mimétique*²⁸ des signes-traces se crée un phénomène d'empathie. Cette synchronisation peut être spontanée. La proximité que ressentent les individus révèle alors une proximité d'expériences de vie antérieure. Cette synchronisation mimétique peut être artificielle, quand l'un des individus calque ses comportements sur ceux de l'autre en vue d'induire chez lui une ouverture à la

25. L'appellation « Homme trace » renvoie fondamentalement à cette idée.

26. Cf. *infra* BERNARDOT M. « À la recherche des sans trace : culture espaces et citoyennetés ».

27. Exemple : si une personne cherche à effacer les traces qui la concernent sur Internet, c'est que cette personne suppose que ces traces peuvent être interprétées à son détriment.

28. Exemple : Si une personne nous renvoie (d'où le terme écho) exactement (d'où le terme mimétique) le message (verbal ou non, conscient ou non) que nous lui avons adressé, nous avons l'impression que ce message est compris et parfois même que nous sommes globalement compris. Cette impression instaure de la confiance. C'est précisément parce que cette « échoïsation » produit de la confiance qu'elle va être produite artificiellement par des « manipulateurs de signes ». Ils vont produire en miroir les gestes ou les phrases de leur interlocuteur. La question est alors de savoir comment distinguer l'artifice de la sincérité. C'est à cette question que répond notre souhait d'attirer l'attention sur les autres signes, moins visibles, presque invisibles, signes qui vont permettre de cerner s'il convient de mettre en doute l'authenticité de l'échoïsation.

réception. Cette démarche manipulative s'analyse comme le signe-trace d'un intérêt. Sa fréquence augmente dans toutes les situations où des retombées financières ou bien l'obtention de pouvoirs sont attendus²⁹.

LE JUGEMENT MIS EN CAUSE

Les filtres à la réception et à l'interprétation du signe

Les paramètres qui jouent dans le sens que lui attribue son récepteur sont *multidimensionnels* (poids des contextes de tous ordres, projections, etc.) et sont, de toutes les façons, *contingents* du fait des filtres à la réception³⁰. Ces filtres sont en eux-mêmes des signes-traces (de même que le sens donné au signe-trace). L'interprétation que chaque individu fait des signes qu'il perçoit consciemment ou non (dans le cas de *l'intuition*, le processus n'est pas conscient) porte les *traces* de la *complexité* des *interactions* individu-environnement dans lequel il s'insère depuis sa naissance³¹.

29. C'est la généralisation de ces pratiques dans tous les domaines de la vie quotidienne qui nous conduit à attirer l'attention sur la façon dont elles sont mises en œuvre.

30. Ainsi, le monstre n'est-il pas monstrueux en lui-même, il est monstrueux dans le regard de celui qui regarde. Il convient par un retournement du regard de remonter vers le montreur. Son jugement signifie qu'il ne voit pas avec le cœur mais qu'il situe l'autre par rapport à des normes. Or, comme nous l'a démontré J.J. Courtine, l'évolution de la médecine ayant fait évoluer ces normes, ces mêmes signes ont ultérieurement été situés dans des classifications d'infirmité, puis de handicap, puis de différence par rapport aux normes. Cf. COURTINE J.J., « Histoire et anthropologies culturelles de la difformité » dans Alain CORBIN, Jean-Jacques COURTINE, Georges VIGARELLO.(dir.), *Histoire du corps, volume 3. Les mutations du regard. Le XX^e siècle*, Paris, Seuil, 2006.

31. Le signe émis consciemment est à distinguer fondamentalement des signes émis inconsciemment. En effet, quand les signes émis inconsciemment sont reçus positivement par le récepteur, nous ne sommes plus dans un « appel à interaction » artificiel. Il s'agit d'une « échoisation de signes-traces » spontanée. Deux individus « se reconnaissent ». L'entrelacement des signes est si complexe qu'il devient difficile de les identifier un à un. C'est la célèbre phrase de Montaigne : « Parce que c'était lui ; Parce que c'était moi. » Tout est dit. L'histoire des individus faite de signes-traces ne peut se résumer en un discours.

Quand les interprétations individuelles se rejoignent, il s'agit d'un signe-trace d'une *intérieurisation* culturelle au sens large, d'une intérieurisation antérieure d'expérience d'apprentissage du « sens commun ³² », d'un signe-trace des pratiques communes à un groupe d'individus. Même si la traçabilité de la construction de ce sens commun, celle des *stéréotypes* de jugement et des représentations de groupe sont repérées par les chercheurs en sciences humaines qui travaillent sur la genèse des représentations collectives, elle est le plus souvent ignorée par la majorité des individus. Dès lors, ils attribuent à la *convergence de significations* qu'ils donnent aux signes, une valeur de preuve. En ce sens, le jugement qu'il soit individuel ou collectif est un signe-trace et les *processus d'induction* qui ouvrent (ou ferment ou limitent) la communication sont le résultat de processus d'interactions de signes-traces ».

Déconstruire le processus qui a construit le jugement³³ peut amoindrir l'intolérance à la différence. Car, fondamentalement, la reconnaissance du signe-trace fonctionne sur le principe de la *mimesis* de l'échoïstation des signes de l'autre dans les *traces mnésiques*³⁴ (cons-

Chaque minute qui l'a produite se situe dans les espaces interstitiels des signes visibles.

32. « Le sens commun » est le titre de la collection dirigée par Pierre Bourdieu aux Éditions de Minuit.

33. Un signe peut être emprunté. Les manuels de savoir-vivre fournissent au lecteur l'occasion de découvrir quels sont les signes-traces des conditions d'existence de groupes sociaux auxquels ils n'appartiennent pas et qui correspondent à un fort « capital économique » et « capital culturel pour emprunter la terminologie de Pierre Bourdieu dans *La distinction, critique sociale du jugement*. Ces emprunts – conscients – ne gomment pas les signes interstitiels – inconscients – qui signalent à qui sait les voir les traces de l'histoire de l'individu. Deux types de personnes sont plus aptes que les autres à repérer ces signes interstitiels d'emprunt :

- Ceux qui sont issus du groupe social dont ont été empruntés les signes : il s'agit d'un processus inconscient. Intuitivement, le récepteur ressent qu'il n'y a pas échoïstation dans la subtilité des signes.

- Les déchiffreurs de signes, spécialistes du signe interstitiel.

34. La mémoire (d'où le terme « mnésique ») enregistre les situations vécues au cours de la vie. Les travaux sur le fonctionnement de la mémoire avancent actuellement, grâce, en particulier, aux recherches sur la maladie d'Alzheimer. Nous ne risquerons pas ici à en présenter les résultats. Néanmoins, rappelons à titre d'exemple que la majorité des adultes croient avoir oublié une partie de leur

cientes ou non) laissées par notre histoire de vie dans notre *matière*³⁵ corporelle.

Le jugement comme signe-trace³⁶

Les expériences passées laissent donc des traces dans la *mémoire* des individus qui, en conséquence, donne plus ou moins crédit aux images et commentaires diffusés dans ce cadre en fonction de leur histoire de vie. Ainsi, les traces ne sont pas seulement extérieures à l'Homme, elles sont également *incorporées* (in-corps³⁷) dans sa mémoire (les *traces mnésiques*) consciente ou non³⁸. Dans ce cas, on est

enfance ou des moments de leur existence alors que ces souvenirs resurgissent plus tard à des moments inattendus.

35. Il faudrait ici prolonger le débat en intégrant la dimension systémique d'un fonctionnement corporel qui dépasse la coupure artificielle entre corps et esprit.

36. Le lecteur, comme tout récepteur de signes, réarticule ces signes écrits en fonction de son jugement qui est un signe-trace.

37. Cf. Jean-Jacques Boutaud et Stéphane Dufour, « L'indicible et l'indiciel. Empreinte gustative et trace figurative ».

38. Parfois, elles se logent dans une sorte de crypte et conduisent à des comportements que nous souhaiterions éliminer. Nous prendrons comme exemple les expériences traumatiques. Elles « restent en souffrance de symbolisation (d'assimilation psychique). Elles se trouvent incorporées, et demeurent actives, mais elles agissent sur le sujet à son insu, à partir d'une vacuole psychique comparable à un caisson séparé, ou à une crypte. Ainsi le trauma enfermé par une impossibilité symbolique de reconnaissance produit une forme de clivage intérieur entre les expériences assimilables souvent retravaillées qui produisent de la plasticité identitaire et l'intérieur de la crypte où se niche le trauma ». L'existence de la crypte, pourtant totalement cachée aux tiers et parfois à l'individu lui-même, laisse des traces dans les comportements. De telle sorte que ces traces, reconnues de façon inconsciente par des porteurs de traumas identiques, produisent un emportement mimétique, un élan à interaction, une orchestration sans chef d'orchestre, pour reprendre l'expression de Bateson (BATESON, 1980). Daniel Bougnoux parlerait du « chaud » (BOUGNOUX, 2002), Fabienne Martin-Juchat, du « corps comme média » (MARTIN-JUCHAT, 2008). Le signe-trace produit une écologie interactionnelle vécue de l'intérieur dont la finesse et la complexité mettent à distance l'interprétation rapide par « grand découpage » d'une interprétation sociale du signe. Le signe-trace ne limite pas la signification au « dicible ». Si dans la continuité du paradigme structuraliste les comportements non-verbaux peuvent

dans un *processus* qui va de la trace (trace mnésique) au signe (le jugement), le jugement étant le résultat de l'*interaction* entre la trace de l'intériorisation d'une expérience passée et l'événement (ou la personne) objet du jugement.

Stipuler l'existence du signe et donc du signe-trace – de notre point de vue tout signe est signe-trace – ne signifie ni qu'il est *observable* directement ni qu'il est *visible* à tous ni qu'il est vu même par quelques-uns ni qu'il est conscient³⁹. Il est. Par contre, à partir du moment où il est perçu et qu'il entre dans un *processus* de signification chez le *récepteur*, le signe devient *indice*. Adopter cette posture intellectuelle concernant la *trace* est en soi un signe-trace de ce que Pierre Bourdieu aurait nommé un *habitus*⁴⁰.

Représentations collectives et interprétation

Certaines interprétations peuvent s'imposer à un ensemble plus ou moins grand de personnes pendant une période plus ou moins longue selon des *processus* communs à la construction de *représentations collectives*. Les *médias* jouent là un rôle totalement fondamental. Ils orientent la façon de regarder les signes et la façon de les interpréter. Avec eux, le signe devient *indice* de sens ; sens qui se vit au présent dans une relation « phénomène perçu-phénomène interprété »⁴¹.

parfois être décrits dans une logique expressive du contenu et de la surface corporelle, il ne saurait s'y réduire. Le corps, c'est aussi affaire de chair invisible et d'états internes dont nulle science aujourd'hui ne peut saisir la complexité des entrelacements. Sur ces questions, cf. également la bibliographie de Jean-Jacques BOUTAUD.

39. Le signe-trace peut être l'un de ces paramètres, plusieurs d'entre eux ou aucun d'entre eux.

40. Cf. graphique et commentaire de « Habitus et style de vie » dans BOURDIEU P., *La distinction, critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, p. 191. Dans ce texte – nous dirons, en le simplifiant – Pierre Bourdieu explique, comment les « *signes distinctifs* » entre individus (ou groupes sociaux), comme les « goûts » et les « styles de vie », résultent d'un processus amont (l'« *habitus* ») d'intériorisation dans le psychisme du vécu antérieur de l'individu (et des groupes sociaux dans lesquels il a vécu).

41. Par celui qui le perçoit ou, plus largement, qui le reçoit parfois dans l'infraconscient.

Ainsi, l'Homme de média peut porter un discours idéologique ou politique validant des interprétations souhaitées par les pouvoirs en place où il peut se situer comme « *agent secret*⁴² » révélant des informations cachées. Les signes qu'il collecte en leur donnant valeur d'indices vont être interprétés comme *trace de la réalité* de l'événement ou au contraire comme *trace* de la fabrication de l'événement selon la *connotation* qu'il donne à l'indice. Les conditions de l'expression médiatique (type d'émission, forme de *langage*⁴³, présence d'experts, etc.) vont produire également un sens de *légitimation* ou de non-légitimation des énoncés interprétatifs. Ce résultat est lui-même la trace des *processus* d'induction de légitimité dont ont fait l'objet les émissions concernées : les images et les commentaires associés à propos d'une *enquête* conduite dans le passé ont attesté comme représentatives de la réalité le *chaînage* « faits, enregistrement des faits, diffusion et commentaires des faits en différé, suite des événements attestant de la réalité des faits initialement enregistrés ».

Ainsi, ceux qui ont vécu l'expérience d'un *faux-médiatique* savamment orchestré ont intériorisé des schèmes cognitifs où l'image en tant qu'instrument de preuve est mise en doute⁴⁴. Pour ceux-là, la relation image-trace de la réalité est sans arrêt mise en cause et un processus de recherche d'indices se met en route automatiquement. En fonction de l'expérience de la personne, la *masse critique d'indices* à accumuler varie. Inversement, ce seuil est le signe-trace de l'expérience de la personne concernée.

42. Cf. JEANNERET Y., *infra, op. cit.* p.74.

43. Cf. les développements dans le chapitre de Nadia Lepastourel et Benoît Testé, « Traces langagières en psychologie sociale de la communication ».

44. C'est tout le paradoxe des émissions de télévision qui analysent les images transmises par la télévision (par exemple « arrêt sur images »). En même temps que ces émissions répondent à une éthique journalistique visant à montrer si l'image a été manipulée, avec quels objectifs et avec quels effets, elles introduisent le doute chez le téléspectateur. Quelle est l'authenticité de ce qu'on lui donne à voir au travers des images et des photographies ? Ces émissions forment le téléspectateur à la traque des petits signes, ceux-là mêmes que nous souhaitons mettre, ici, en avant pour servir la plus grande justesse dans l'interprétation des traces.

CONCLUSION :
L'INTUITION, UN SIGNE-TRACE À PRIVILÉGIER

L'usage du terme « trace » est banal et il se répand d'autant plus que la généralisation des traces obtenues à l'occasion de l'usage de la vidéo surveillance, d'identifications biométriques des individus (empreinte digitale, ADN, etc.) et de site Internet, permet une traçabilité de l'Homme qui produit, à juste titre, des inquiétudes. Dans ce texte, nous n'avons pas examiné ces aspects que d'autres auteurs ont explorés. Mais, à l'occasion de l'analyse de la communication interpersonnelle ou, dans le chapitre précédent, de la complexité du diagnostic médical, nous avons souhaité décentrer l'obsession des risques liés à la *traçabilité*, en mettant en évidence que, c'est moins la généralisation des traces qui est en cause – puisque, pour nous, elles sont inhérentes à l'Homme – que leur interprétation.

Pour tenter de cerner une partie assez large des imbrications en jeu, nous avons valorisé les voies de la complexité. Bien entendu, il peut s'en suivre un certain découragement. De notre point de vue, ce dernier apparaît à chaque fois que l'Homme prend conscience des limites de sa condition humaine. Est-ce une raison pour le priver d'un raisonnement réflexif sur l'origine de ses interprétations de la trace ?

Pour répondre à l'inquiétude née du rappel de notre peu de pouvoir à cerner la complexité du réel, plusieurs voies sont possibles. Pour notre part, sans exclure les autres voies, nous proposons en ce qui concerne le cas examiné – la communication interpersonnelle de face à face intégrant les interactions des signes-traces corporels – de valoriser l'intuition. En effet, outre sa vertu simplificatrice, l'intuition peut également illustrer le sens du terme « signe-trace ». L'intuition serait alors entendue en tant que signe-trace de l'expérience prise dans sa continuité temporelle, continuité qui échappe à notre mémoire consciente associée à des moments qui cloisonnent artificiellement la durée⁴⁵. En effet, l'intuition conserve en elle-même la trace en tant que processus, flux, continuité et mouvement. C'est à ce titre que, plus que tout autre signe-trace, elle fournit à celui qui l'écoute un

45. Sur ces questions, cf. BERGSON H., *L'intuition philosophique*, *Revue de Métaphysique*, 1911 ; repris dans « *La pensée et le mouvant* », Paris 1934. *Articles et conférences datant de 1903 à 1923*, PUF, 1969.

jugement sur l'environnement humain et non humain, moins sujet aux divers filtrages dus à l'introduction du discontinu dans le continu du temps et de l'espace.

Car, il ne faut pas oublier que les nécessités de la pensée logique et de l'action conduisent à des classifications ; c'est-à-dire à introduire du discontinu dans le continu du monde. Ces découpages apparaissent comme des filtres à l'accès d'une compréhension de « la substantifique moëlle⁴⁶ » du réel qui, toutes échelles confondues, nous paraît être de l'ordre du continuum.

L'analyse de la complexité interne de la construction de l'intuition disparaît, en situation de communication, au profit de l'efficacité pragmatique de son apparente simplicité. En ce qu'elle résout toute question rationnelle qui, de toutes les façons, peut toujours être mise en cause du fait d'une *rationalité humaine limitée*, l'intuition produit un sentiment d'apaisement et une forme de *certitude*. De plus, elle dispense d'autres justifications que son existence même⁴⁷.

L'intuition, concentré du passé, et fulgurance instantanée de la compréhension de ce qui se passe, là, ici et maintenant, nous apparaît comme un signe-trace qui surpasse tous les autres à la fois par son contenu et par son potentiel de compréhension et de communication.

46. Expression de François Rabelais. Ici = essentiel du contenu.

47. « De quoi on ne peut parler, sur quoi on doit se taire », cf. Bibliographie de L. WITTGENSTEIN.